



La Lettre Soufie

Numéro 48 - Hiver/Printemps 2012

Publication semestrielle de la confrérie Soufie Nématollahi

L'Amitié

Discours

Alireza Nurbakhsh

Pour se référer à Dieu, les soufis parlent de l'Ami (dust). Ceci est basé sur le verset coranique « yuhibbuhum wa yuhibbuhunah » (Dieu les aime et ils l'aiment, 05:54), que les soufis interprètent en disant que c'est l'amour de Dieu envers nous qui suscite notre amour pour Lui. Fakhruddin Iraqi, soufi persan du 13^e siècle, définit l'amitié avec Dieu comme étant une relation où l'amour de Dieu précède l'amour du voyageur envers Dieu. Autrement dit, Dieu est l'Ami, car Il a inculqué en nous l'expérience de l'amour et de l'amour bonté. On peut interpréter cela d'un point de vue soufi en disant qu'un ami est quelqu'un qui nous amène à expérimenter l'amour et la gentillesse. Mais il y a une raison encore plus profonde pour faire référence à Dieu comme étant l'Ami. C'est, je crois, pour mettre en évidence qu'à travers l'acte d'amitié nous pouvons faire l'expérience de l'unité. J'entends par là l'expérience par laquelle nous ne nous «voyons» plus comme étant distinct des autres. Cette perte progressive de concentration sur soi-même peut commencer par l'empathie pour les autres, puis se transformer en un sentiment d'identification aux autres et aboutir parfois à l'expérience de l'unité, unité dans laquelle on n'est plus conscient de la séparation entre soi et les autres personnes. Muhammad Shirin

Maghribi, soufi persan du 14^e siècle, a écrit le poème suivant à propos d'une telle expérience:

Cet ami spirituel frappa à ma porte la nuit dernière.

«Qui est là?» Demandai-je.

Il répondit: «Ouvres la porte. C'est toi! »

"Comment peux-tu être moi?" Demandai-je.

Il répondit, «Nous sommes un, Mais le voile de la dualité nous a cachés la vérité.

"Nous et moi, lui et toi, nous sommes tous devenus le voile, Et combien cela t'a voilé à toi même ! Si tu souhaites savoir comment nous et lui et tout ne formons

Contenu

L'Amitié.....	1
Shah Qasim Anwar.....	5
Le chemin du fou.....	18





qu'un, Alors passe au-delà de ce «je», de ce «nous», et de ce «toi».

L'acte d'amitié est différent de l'acte d'amour. Dans une relation d'amitié les deux parties prennent soin l'une de l'autre et chacun retire des bénéfices de cette relation. Cette réciprocité peut ne pas exister dans l'acte d'aimer, car nous pouvons aimer quelqu'un sans que il ou elle ne nous donne forcément quelque chose en retour ou même que il ou elle ne sache que nous l'aimons. Aristote fut l'un des premiers philosophes de l'antiquité à écrire sur la nature de l'amitié. Dans l'Éthique à Nicomaque, il énonce trois raisons principales pour lesquelles les gens deviennent amis les uns avec les autres.



Ces raisons sont le plaisir, l'utilité et le bon caractère. Parmi ces raisons, Aristote croyait que seulement une amitié basée sur le bon caractère pouvait se révéler être une amitié parfaite. Car c'est uniquement dans ce type d'amitié que l'on apprécie ou aime quelqu'un uniquement dans l'intérêt de cette personne. Dans l'amitié basée sur le plaisir ou l'utilité, bien que nous puissions apporter quelque chose à notre ami, notre motivation première est de tirer un profit pour nous même.

Toujours selon Aristote, un véritable ami est celui qui nous aime non seulement pour ce que nous sommes mais aussi parce qu'il veut ce qui est bon pour nous. L'amitié est une relation de bienveillance réciproque dans laquelle on aime l'autre de façon désintéressée, en désirant toujours ce qu'il y a de meilleur pour lui. Il y a deux aspects de l'opinion d'Aristote sur l'amitié qui sont

pertinents pour la compréhension de l'amitié d'un point de vue soufi.

Le premier aspect est qu'une amitié parfaite ou véritable ne doit pas être fondée sur des arrières pensées. Plus nous aimons quelqu'un pour ce qu'il est réellement et moins nous aurons à faire l'expérience de notre « moi » dans cette relation d'amitié. Le fait de se débarrasser d'arrières-pensées dans notre relation avec les autres nous rapproche ainsi de l'expérience de l'unité, car c'est notre désir de satisfaire nos personnes avant et par-dessus tout qui nous empêche de vivre cette expérience.

Le deuxième aspect de la théorie d'Aristote sur l'amitié concerne ce qu'il a appelé *eunoia*, qui signifie

«bienveillance» ou «vouloir ce qui est bon pour les autres». Aristote n'explique pas ce concept car il a dû penser qu'il est suffisamment clair. Suivant le point de vue soufi sur l'amitié, «vouloir ce qui est bon pour l'autre » ne signifie pas seulement accorder un avantage à autrui, mais cela englobe également deux autres principes fondamentaux.

Le premier principe est l'acceptation de nos amis tels qu'ils sont, sans critiquer leurs défauts. Les amis ne peuvent pas «voir» leurs défauts réciproques car chacun d'eux voit l'autre comme faisant partie du tout, de l'Unique. A ce sujet, il y a une histoire sur Ibrahim Adham, un soufi Persan du 9ème siècle originaire de la province du Khorassan à qui un étranger rendit visite un jour. L'invité resta avec Ibrahim quelques jours et quand il fut sur le point de partir, il demanda à Ibrahim de lui faire part des éventuels défauts qu'il avait pu remarquer durant son





séjour. Ibrahim répondit: «je vous ai regardé avec 'l'œil' de l'amitié et par conséquent, tout ce qui vous concerne m'a été agréable ».

Le deuxième principe est que pour les soufis, la bienveillance doit être entendue comme le fait de vouloir surtout et d'abord ce qui est bon pour l'autre avant de vouloir ce qui est bon pour soi. Un ami a toujours la priorité sur soi-même.

Les Soufis se réfèrent également à leur guide spirituel comme étant un ami, et la relation entre le maître et le disciple dans le soufisme est souvent décrite comme étant une relation d'amitié. Toutefois, dans ce contexte le sens de « bienveillance » devient différent. Il semble que pour Aristote, à la fois le donneur et le receveur de la bienveillance doivent être conscients de cet acte de bienveillance réciproque. C'est ainsi que les amis savourent et apprécient leur amitié, et cela est également implicite dans mon l'analyse ci-dessus sur l'amitié et le soufisme.

Mais dans le contexte de la relation entre le guide spirituel et le disciple, « ce qui est bon pour l'autre » ne correspond pas toujours avec ce que le disciple veut, car cela peut être parfois désagréable voire douloureux. Cela est dû au fait que nous sommes pour la plupart prisonniers de notre propre ego et que nous considérons le comportement des autres envers nous comme étant bienveillant seulement lorsqu'il satisfait nos propres désirs et souhaits.

Un guide spirituel dans le soufisme est quelqu'un qui sans attente d'appréciation ou de gratitude crée toute occasion afin que nous puissions nous confronter à notre nafs (ego) et réaliser nos propres imperfections pour ainsi nous aider à surmonter nos défauts. Cela peut parfois éveiller en nous un sentiment de douleur ou de colère envers notre guide, car nous avons l'habitude de réagir négativement quand on nous montre nos propres faiblesses.

Rumi dans son Mathnawi, raconte l'histoire de Dhu'l-Nun, un maître soufi qui vécut pendant le 9ème siècle et qui fut enfermé dans un asile par ses proches qui ne pouvait tolérer son comportement étrange. Un jour, une partie de ses soi-disant amis décidèrent de lui rendre visite. Alors qu'ils étaient sur le point de rentrer dans sa chambre, il leur demanda qui ils étaient, ils lui répondirent alors qu'ils étaient ses amis. Quand Dhu'l-Nun entendit cela, il se mit à agir comme un fou en les maudissant et ainsi il les fit tous fuir.

Dhul'-Nun éclata de rire en secouant la tête,

"Regardez l'air chaud de mes soi-disant amis."

Un véritable ami ne se sent pas accablé par la souffrance de l'autre,

La gentillesse d'un ami est comme une coquille enveloppant sa souffrance.

Le signe de l'amitié ne peut être trouvé dans les bons moments,

C'est dans des moments de calamité et de souffrance que nous venons à connaître

qui sont nos amis. Un ami est comme de l'or et notre souffrance est semblable à du feu,

l'or pur reste heureux au milieu du feu.

Le comportement de Dhu'l-Nun était en effet un acte d'amitié, bien que ses soi-disant amis n'aient pas eu la perspicacité de le percevoir comme tel. Il leur a donné l'occasion de réaliser leur propre hypocrisie et leur manque de sincérité (une opportunité qu'ils n'ont pu percevoir et saisir) et a ainsi continué à payer le prix de sa bienveillance en restant confiné dans cet asile.

Ce qui manquait aux amis de Dhu'l-Nun c'est la confiance envers leur ami. Car c'est à travers la confiance que nous avons envers nos amis que nous leur donnons l'occasion de nous exprimer profondément leur bonté. C'est grâce à la confiance que nous pouvons





accepter nos amis tels qu'ils sont et croire qu'en fin de compte, ils veulent ce qui est bon pour nous. L'expression avoir «confiance en Dieu» signifie accepter, au sens profond du terme, ce qui nous arrive au cours de notre vie, car Dieu en tant qu'ami veut toujours ce qui est bon pour nous bien que, nous ne puissions toujours le percevoir ainsi.

Discours traduit de l'anglais du magazine Soufi n°81





Shah Qasim Anwar

Le Premier Cheikh des Cheikhs de l'Ordre Nimatullahi des Soufis

Article

Terry Graham

*Quiconque s'engage sur cette Voie
Avec enthousiasme et flair
Avancera à chaque souffle
O Ami, sur la route du retour
- Shah Qasim Anwar*

Rarement de l'histoire du soufisme émerge un personnage qui est à la fois un poète de grand talent et un modèle de discipline, dans l'enseignement et la pratique nécessaires à la guidance spirituelle. Un tel personnage était le premier Cheikh des Cheikhs, ou « adjoint », comme c'était le cas, de Shah Ni mat Allah Wali (1431 après JC), le fondateur de l'Ordre Nimatullahi. En d'autres termes, Qasim Anwar, comme c'est de lui qu'il s'agit, était à la fois un adepte dans le langage des vers et dans l'expression didactique de l'instruction.

Un vers de cette figure formidable à l'aube de l'émergence d'une nouvelle marque de la pratique soufie de la fin du quatorzième-début du quinzième siècle, ce bras-droit – sinon le partenaire au plus haut niveau – de l'innovateur Shah Ni'mat Allah, est cité par Dr Javad Nurbakhsh, tout récent maître de l'Ordre, comme un exemple illustrant le mélange des deux talents de Shah Qasim dans le passage suivant :

*Silence, faim et veille,
Retraite et dhikr constants :
Le monde incomplet est,
Par ces cinq complété.
(Nurbakhsh 1959, p.50)*

Que ce soit comme assistant ou comme partenaire, Shah Qasim avec sa formidable capacité d'enseignement en soufisme, était si hautement considéré par Shah Ni'mat Allah que le fondateur lui confia son propre fils, Shah Khalil Allah, qui était aussi destiné à devenir son successeur, pour qu'il suive la discipline de la Voie.

Une autre indication de la maîtrise disciplinaire de Qasim est sa propre rigueur ascétique pendant son apprentissage spirituel. Dwalathshah raconte un exemple qui est arrivé à Qazvin, ville où Qasim semble avoir été guidé comme disciple.

On raconte que le révérend Sayyid Qasim dans les premières étapes de sa vie spirituelle suivit une série d'austérités et d'épreuves dans la recherche spirituelle (mujahadat), quand il poursuivait de manière assidue sa dévotion (i'tikaf) dans la mosquée de Qazvin. Il attendait quand tout le monde quittait la mosquée à la fin de la journée pour se lever et attacher ses cheveux au mur (afin que ses genoux ne plient pas pour le renverser à terre) pour s'occuper du dhikhr ('zehr'), au point où ses jambes étaient si enflées qu'il dû subir un sérieux traitement de saignée aux jarrets, il garda les cicatrices de cette blessure jusqu'à la fin de ses jours (Samarkandi 1959, pp. 263-64).

A la lumière du fait que Shah Qasim suivit une discipline rigoureuse, sévère et austère, alors qu'à la fin de sa vie en tant que maître il était en bonne santé et solide à vue d'œil, Dawlatshah est amené à faire suivre son essai précédent avec l'anecdote suivante :

On raconte que dans ses derniers jours, alors qu'il jouissait bien de la vie et qu'il était fort et robuste en apparence, un autre maître lui demanda : « A quoi reconnaît-on un amoureux sincère? » Le maître répondit : « En étant pâle et émacié. » « Mais » protesta l'autre « ton apparence est juste l'opposé de ce que tu m'as répondu ». « Ah, mon frère, » répondit le maître « j'étais à un moment l'amoureux, maintenant je suis le Bien-Aimé. J'étais celui qui aimait à un moment donné; à ce moment je suis l'Aimé. » Puis il récita cette rime :

« Quand j'étais un mendiant





*Ma maison était une fosse
Devient roi celui à qui
Revient le palais. »
(ibid, p.264)*

Ce vrai maître connu historiquement comme Mu'in adDin 'Ali b. Nasir b.Harun b.Abi l-Qasim Husayni Sarabi Tabrizi, est né en 757/1356 dans la ville de Sarab, juste à l'Est de Tabriz sur la route qui entoure le flanc sud de la haute montagne de Sabilan, sur la voie qui mène à Ardabil. Quand il était encore jeune, il semble que sa famille dût déménager vers la grande ville, de manière qu'il avait d'égales raisons d'être considéré 'Tabrizi' ou 'Sarabi'.

Dans une paire de vers reflétant la précocité de son expérience spirituelle, il disait :

*La connaissance pré-éternelle
Était implantée dans
Ma poitrine.
Quelle connaissance!
Bien que je n'avais reçu
Aucune instruction.*

*A trois ans d'âge,
J'avais atteint un état
Qui n'était enseigné à aucun maître
En retraite spirituelle.
(Anwar 1958, pp.xxi 7 civ, & Farzam 1995, p.31,
fn 1 avec variation dans le texte)*

Evidemment Shah Qasim et Shah Ni'mat Allah étaient si inextricablement liés l'un à l'autre du point de vue soufie qu'il y a encore des disputes sur l'auteur des vers qui viennent d'être cités. La proximité de Qasim et Ni'mat Allah aux yeux des autres a créé des confusions sur l'attribution de certains dits en vers. En effet, le *Cambridge History of Iran*, ne cite que ces deux personnages comme porte-étendards de la poésie à la fin de la période Timouride, spécifiquement en tant que poètes soufis (Roemer 1986, Vol. VI, p. 105).

Il est clair que les deux hommes ont la réputation d'avoir été inspirés dès leur jeune âge, leur éducation étant perçue comme venant initialement du Divin, avant de recevoir toute instruction formelle.

Le plan poétique correspond particulièrement à Qasim, spécialement à la lumière d'un compte rendu du biographe de Shah Ni'mat Allah, Ab dar-Razzaq Kirmani qui raconte que la première fois que le fondateur posa les yeux sur son futur adjoint, ce dernier était encore enfant dans sa ville natale, Sarab, à l'Est de Tabriz sur la route d'Ardabil. Shah Ni'mat Allah traversait Sarab pour rendre visite à des maîtres de Tabriz quand il vit le jeune Qasim, selon Kirmani.

Le biographe raconte deux histoires différentes. Dans la première il cite Ni'mat Allah qui dit « Ils me mirent en face d'un enfant... celui dont je n'avais jamais vu pareille aptitude sur terre » (Kirmani 1983, p.38). L'auteur du Tara'iq spécifie que c'était le propre père de garçon qui l'introduisit auprès du maître (Shirazi 1960, Vol.III, p.48).

Dans la seconde histoire de Kirmani, il rapporte que le maître exprima son sens de connexion avec le garçon en disant : « C'est ma vraie progéniture (*U farazand-i haqiqi-yi ma'st*) (ibid., p.65). Encore une fois, le Tara'iq développe l'anecdote en grands détails, décrivant le baiser révérencieux que le garçon posa sur la main du visiteur qui conseilla au père d'apprécier le potentiel du jeune prodige.

De Sarab, le maître se rendit à Ardabil ou, selon Kirmani il dit : « J'ai passé plusieurs jours à Ardabil en compagnie de maîtres dignes ou par la grâce de Dieu l'amour surgit. » (ibid. p.39). La rencontre sympathique et profonde que Shah Ni'mat Allah eut avec les maîtres d'Ardabil après sa rencontre avec Shah Qasim enfant suggère une intéressante toile de fond dans le





développement spirituel de ce dernier, car le jeune homme dût bientôt aller vers l'Est, sur la route d'Ardabil pour devenir le disciple de Sadr ad-Din Musa (d. 794/1392) que l'auteur du Tara'iq identifie comme le personnage principal avec lequel le fondateur eut cette chaleureuse rencontre (ibid., p.4). En tant que maître de perfection, Sadr ad-Din l'avait déjà surnommé Qasim *Al-Anwar*, un épithète arabe qui signifie 'Distributeur de Lumières', au moment où il rejoignit Shah Ni'mat Allah.

La première biographie de Shah Qasim a été écrite par Jami dans son *Nafahat al-uns*, 46 ans après la mort du sujet (Jami, 1991, pp. 590-93). Dans cet ouvrage l'auteur raconte que Qasim suivit seulement les premières étapes de la Voie avec Sadr ad-Din puis poursuivit les étapes supérieures et se perfectionna dans les mains d'un certain Cheikh Sadr ad-Din 'Ali Yamani, qui à son tour fut instruit par le poète-maître Awhad ad-Din Kirmani, lui-même un co-disciple du fameux Shams Tabrizi sous le tuteurage de Cheikh Rukn ad-Din Mohammad Sajasi (d. 1209) à Tabriz.

Bien que Jami ne l'ait pas précisé, il est probable que Qasim ait reçu une partie de sa formation à Tabriz. Etant donné que certains biographes ne mentionnent pas Yamani comme son maître, indiquant ainsi qu'il a parcouru la Voie en entier sous Ardabili, une chose est probable c'est que ce dernier est resté son principal maître, qui le renvoyait vers l'Ouest sur la route de sa ville natale, Tabriz pour y recevoir des instructions spéciales sous Yamani, le secondant avec un autre maître comme cela se faisait habituellement en cette période, pour des formations spécifiques à certaines stations qu'il estimait pré-requises pour la perfection du disciple.

Karbala'i raconte qu'il a été porté à un niveau supérieur de perfection par Yamani à Bagdad entre autres, or il n'a jamais été mentionné nulle part ailleurs que Qasim a

visité cette ville. Si, comme cela a été déclamé, il se rendit pieds nus quatre fois à la Mecque, il se pourrait qu'il soit passé par Bagdad. Mais les histoires relatives aux pèlerinages sont probablement apocryphes, les inventions des hagiographes cherchaient plutôt à donner une crédibilité conventionnelle au plan canonique à leur sujet controversé. Que Shah Ni'mat Allah ait été initié et suivi sa formation spirituelle auprès de son maître, Abd Allah Yafi'i (d.1367), un natif du Yemen c'est un fait. Mais il n'y a aucune indication sûre que Qasim soit jamais passé par une terre de langue arabe.

Parce que cette date a été mentionnée dans ses propres écrits, 1377 est l'une des rares références chronologiques de la vie de Qasim dont nous disposons. Nous savons que c'est pendant cette année qu'il mis en place sa *khanaqah* à Herat, démarrant ainsi la partie la plus productive de sa vie, dévouée fondamentalement à la guidance et l'instruction de ses disciples. Comme nous n'avons aucune indication sur sa profession de base – intéressant à cause l'emphase que Shah Ni'mat Allah mettait sur le fait que le Soufi devrait être matériellement autosuffisant- on ne peut que conclure que Qasim et sa *khanaqah* étaient à la charge de riches bienfaiteurs parmi ses disciples et ses dévots.

D'autre part, il faudrait garder à l'esprit l'insistance de Jami sur le fait que Qasim était à la même station qu'Abou Bakr (voir ci-dessous). Abou Bakr qui aux yeux des soufis est le modèle de celui qui a complètement consigné ses affaires à Dieu. Le plus intime des Compagnons du Prophète a abandonné toute sa fortune et toutes ses possessions sur la Voie de Dieu dans un état de totale *tawakkul*, 'confiance-en Dieu'. C'est certainement cette qualité que Jami avait à l'esprit quand il élevait Qasim à ce niveau,





En tout cas, comme le dit Dawlatshah :

Il donna aux gens de Hérat l'entière de la foi et la sincérité. Il était quelqu'un d'extrêmement attractif. Tout sceptique qui le croisait en chemin devenait son dévot convaincu. En fin de compte la plupart des aînés et des jeunes princes de la capitale Hérat devinrent ses disciples. (ibid)

Bien-entendu, les fondamentalistes et les courtiers ne pouvaient pas le laisser à son aise :

Ceux ayant d'autres motifs allèrent se plaindre au monarque de l'époque sultan Shahrukh, disant « Il n'est pas approprié que ce personnage révérend reste dans la ville alors que la majorité des jeunes sont devenus ses disciples. Il y a des risques de corruption dans cet état des choses ». (ibid.)

Au siège du gouvernement, Shah Qasim était particulièrement au devant de la ligne de confrontation des soufis avec le courant exotérique dogmatique, exacerbé par le zèle de certains soufis d'orientation sunnite, comme des éléments des Naqshbandis (Shirazi 1960a, p.48) et dans les rangs du clergé exotérique. Alors que le maître Naqshbandi Amir Kulal (d.1371) influença le tout-puissant Taymur-i Lang (Tamerlane), qui gouvernait à Samarkand d'expulser Shah Ni'mat Allah d'Asie Centrale, ce furent les Naqshbandis de la génération suivante qui en combinaison avec les juristes sectaires et des officiels jaloux de la popularité de Qasim, au sein de l'administration du fils de Taymur, Shahrukh, basé à Hérat qui devinrent responsables de l'arrestation de Qasim et de son exil en l'impliquant de charges forgées de toutes pièces.

En 830/1427, un terroriste tenta d'assassiner Shahrukh en profitant de l'approche populaire du monarque qui participait aux prières du Vendredi dans la mosquée centrale pour se mêler à la congrégation, bondir de la

foule et le poignarder à l'estomac, mais le poignard n'atteint aucune partie vitale et Shahrukh recouvra la santé après la guérison de ses blessures. L'assassin qui a été aussitôt saisi et tué sur le coup fut identifié comme un des membres du mouvement révolutionnaire Hurufi, un individu du nom de Ahmad Lur, qui voulait dire 'Ahmad l'Ignorant' dans l'argot de la période. En cherchant dans la cellule du présumé assassin, les autorités trouvèrent une copie du *divan* (poésie) de Qasim et sur cette maigre preuve circonstancielle, le Cheikh fut saisi, avec l'appui des Naqshbandis qui soutenaient que ceci était la preuve que l'assassin était son disciple, selon le Tara'iq. (ibid). Cet incident provoqua une fouille générale et une purge de tous les membres du mouvement, certains suspects ayant été encerclés, inculpés et condamnés à l'exécution. Qasim dont la popularité provoquait la jalousie de certains individus y compris certains Sufis conventionnels qui étaient irrités par ses manières décontractées et de la compagnie illimitée qu'il avait – allant de la populace aux plus influents dans la classe dirigeante – était parmi ceux qui étaient condamnés à mort.

Quand le Cheikh fut amené devant le premier ministre Firuz Shah, un ennemi notoire des Nimatullahis, comme il le démontra à l'endroit du fils du fondateur et successeur Shah Khalil Allah (d.1455), le vizir lui posa la question : « Il nous a été reporté que vous avez créé un terrible tumulte dans la ville de Hérat. Comment expliquez-vous cela? »

« De temps en temps, » répondit Qasim courageusement « un éclair de mystères apparaît dans la conscience de ces derviches qui sont perplexes devant les choses de ce monde. S'ils ont la foi ils l'intériorisent. Sinon ils agissent sur ce monde en faisant tout ce qui leur passe par la tête. » (Kirmani 1983, p.67)





Une délégation des responsables de l'administration rendit compte au souverain et, un plus sympathique que Firuz déclara : « Nous nous sommes rendus habillés en soufis pour interroger un vieillard souffrant assis tout seul faisant face à la qibla. Il n'était absolument pas effrayé par nous. On ne devrait jamais critiquer les états des personnages de ce niveau. »

L'historien Kirmani en racontant cela commenta la dernière déclaration avec ce vers :

*Comment peux-tu prétendre intimider
La tempête Qasim
Quand toute la Mer de l'Univers
Est assise sur ses genoux? (ibid)*

Malgré de nombreux défenseurs, il y avait plusieurs personnages qui souhaitaient son mal. Bien que la famille princière, comme toute la progéniture de Taymur, eut un respect spécial pour les Nimatullahis et pour Qasim en particulier, comme le dit Kirmani, « le monarque révérend envoya le saint homme à Samarkand, suscité par les jaloux. » (ibid).

En route pour Samarkand, Qasim mit humblement son âne en selle. Il s'arrêta pour un instant à Balkh sur sa voie prodiguant de la guidance pour ceux qui en avaient besoin, plusieurs sans nul doute venant de Hérat pour glaner toute miette de sa présence, avant qu'il ne partit pour de bon à Samarkand et être inaccessible à ceux de modeste condition.

Le prétendu exilé était en vérité une bénédiction déguisée, en ce sens qu'une expulsion de la vieille capitale, loin des intrigues de Hérat était un remontant pour Qasim. En plus, il serait en compagnie de Ulugh Beg, un homme de lettres et de science, celui qui construisit le second observatoire au monde, après celui construit par le souverain Mongol Hulegu Khan dans la ville de Maragha en Azerbaïdjan sous les

conseils de l'éminent savant iranien Khwaja Nasir ad-Din Tusi (672/1273).

Sans doute, la tolérance des soufis envers Shah Qasim lui valut des amis dans plusieurs cercles y compris les Hurufis, de manière qu'il pouvait facilement être pris pour un complice de n'importe quelle entreprise de malfaisance contre laquelle les autorités devraient réagir.

En ce qui concerne Shah Ni'mat Allah, quand il apprit la nouvelle de l'assignation en justice de Shah Qasim puis de sa condamnation à mort, il dit dédaigneusement de l'opinion des juges, concoctée de connivence avec les éléments du clergé et de l'establishment politique : « Les *rinds* ('vétérans soufis de haute station spirituelle') de Ni'mat Allah n'ont nul besoin des magistrats insignifiants pour leur dire la loi » (Kirmani 1983, p.67). Quant à Qasim, sa seule crainte était au départ la perte de l'occasion de servir son ami Ni'mat Allah. En dehors de cela, il accepta ce que le destin lui assigna avec la résignation positive que les soufis enseignent. Un de ses ghazals de ce temps exprima cet état d'esprit quand il commença avec une teinte de regret puis se ressaisit en analysant la situation avec sérénité, soulignant les effets bénéfiques de son déplacement en disant :

*Je ne sais pas
la part
Ou le décret qui m'a été assigné,
Pour que je sois conduit hors de
Cette cour
Et d'être contraint à l'errance permanente.*

Bien qu'illuminé et spirituellement préparé, Ulugh Beg reçut Qasim en s'inclinant devant lui en reconnaissance de sa supériorité et l'accueillant dans sa cour où il servit pendant une période comme conseiller spirituel du prince. Dwlatsah décrivit cette période comme si elle n'avait aucun ostracisme – en effet dans l'esprit l'intention





était qu'il n'en eut pas du tout. En fait, c'était une aubaine pour tout le monde, y compris Ulugh, sa cour, les membres à penchant spirituel de la populace, ainsi que les soufis avancés ou néophytes. « Pour une période dans cette contrée, » raconte Dawlatshah, « il était le recours à la fois pour l'élus et l'ordinaire » (Samarkandi 1959, p.262).

Une figure de la plus haute importance comme Ulugh Beg en personne devint le disciple de Qasim. Un chroniqueur de Hérat qui écrivait quelques générations plus tard, Ghiyath ad-Din B. Humam ad-Din Hirawi, reconnu comme historien sous son nom de plume de Khwundamir, dans son classique *Habib as-siyar* (écrit en 927/1521) relate que quand le maître s'approchait de Samarkand, les pairs et les ministres de Mirza Ulugh Beg se demandaient s'il fallait faire venir le maître à la cour ou s'il fallait escorter le prince à la rencontre du maître.

« Finalement ils arrangèrent les choses telles que le maître devait entrer dans la ville de Samarkand et passer devant la citadelle au moment où le prince y serait. Ils escortèrent le maître sans pompes jusqu'à la citadelle où il rencontra le prince Ulugh Beg, qui fut béni par son entrevue avec ce saint homme, buvant de lui chaque mot de la sagesse Soufie par cette occasion. Il fut initié sur le champ et la robe du disciple lui fût conférée séance tenante. Amir Qasim séjourna dans l'état sur cette terre pendant plusieurs années [avant de retourner au Khorasan » (citation tirée de l'introduction à Anwar 1958, p. xvii).

Durant cette période d'exil, la réputation du maître auprès de la noblesse turque et persane était telle que ceux qui pouvaient voyager allaient de Herat à Samarkand juste pour s'asseoir en face de lui et bénéficier de ses enseignements, sans compter ceux qui y venaient pour se faire initié ou subir une formation formelle de disciple sur la voie Soufie. Une personnalité notable qui

entreprit un tel voyage partant de la capitale à la recherche de Shah Qasim fût le ministre Amir Alayka qui passa un bon moment avec le maître, et acquit la guidance spirituelle.

Ici le fil du narrateur fut saisi par Dawlatshah qui raconte : « Puis il retourna à la capitale Herat dans laquelle il demeura pendant une période en compagnie des aînés, les nobles et les docteurs instruits qui recherchaient sa présence, tous poussés par le désir de le servir » (Samarkandi 1959, p.262).

Le retour de Shah Qasim est raconté par un contemporain et concitoyen de la ville de Khwundamir, un certain Sultan Mouhammad Fakhri Hirawi, dans son livre *Lata if-nama* parut un an plus tard en 928/1522, dans lequel il citait une source encore plus proche de la période du maître, le redoutable poète et chroniqueur, Soufi et homme d'état Mir Nizam ad-Din Ali Shir Nawa'i, dont la citation est tirée de son livre *Majalis an-nafa'is*, paru en 896/1491 et traduit du turque chaghatay en persan, juste deux générations après la mort de Shah Qasim dans une région où son esprit semble être resté en vie. C'est en effet ce personnage de grande influence, un maître dans les arts et l'architecture qui commanda la construction d'une magnifique tombe afin de commémorer le maître sur le site même de sa dernière *khanaqah*.

Ce compte rendu inclut ce vers du derviche-poète-homme d'état en hommage à Qasim, traduit en persan par Fakhri Hirawi :

*De la lumière des alcôves du cœur
Vient la révélation des mystères
Par celle qui est de la plus haute essence,
Provient le parangon du libéré,
Soleil de Beauté et Jupiter de vision
Est le sans pareil Amir Qasim Anwar.*

Mir Ali poursuivit en racontant l'agitation qu'a créée à la capitale le retour du maître de Samarkand, un demi-siècle avant lui. La visite de Amir Alayka à la suite de réception





et l'initiation de Ulug Beg contribua à enflammer l'enthousiasme des membres de la cour de Timouride, de manière qu'il y avait une demande populaire pour le retour de Qasim à Herat. Ainsi, quand il revint raconte Mir Ali -Shir, il était accueilli en héros conquérant, tout le monde se levant pour le saluer.

“Une fois de plus, tous les princes de Chaghatay – en fait tous ceux qui ont été libérés après avoir été jugés sur le champ de combat - plus que jamais ceinturèrent leurs hanches en gage de leurs âmes pour la dévotion spirituelle. Quand leurs intentions étaient pures et leurs âmes enflammées, les derviches étaient naturellement attirés par les écrits et les poèmes du maître et par cet effort de coopération un diwan était compilé, en même temps qu'un poème en rimes et couplets (mathnawi), que le maître intitula Anis al-ushshaq (L'Intime des Amoureux) (citation tirée de Anwar 1958, intro. p.xviii).

Cette histoire décrit plusieurs traits de caractères du maître et de ses disciples. Premièrement il avait une suite particulière parmi les jeunes nobles turques de la cour, notamment les princes de la famille régnante Timouride qui combinaient le zèle pour la guerre avec la passion pour la pratique soufie. Deuxièmement le caractère populaire de Shah Qasim est mis en lumière; son approche participative appelait les disciples à la composition collective de poésie soufie. Cet élément semble avoir été mis en pratique par Rumi dans une période relativement plus récente, quand les disciples notaient les vers produits de la bouche du maître en état de transe extatique, contribuant ainsi à la création poétique, avec maître et disciples en état de ravissement comme unique force créatrice.

Le poème cité dans notre histoire, “L'Intime des Amoureux”, est un péan en strophes et refrain (tarji-hand) en hommage au Bien-Aimé Divin, avec tout le corpus de l'assemblée soufie chantant le refrain :

*Tu es la base de tout
-le caché et l'apparent
Dans les Actes et les Attributs,
L'Essence et les Noms (ibid.)*

Une deuxième traduction de l'œuvre de Mir Ali-Shir du Turque en Persan a été faite par un certain Shah Mohammad Qazwini en 929/1523. Cette traduction contient une anecdote omise dans l'édition précédente, probablement parce qu'elle reflète la station du maître dans un contexte apparemment antinomique. L'homme d'état-auteur n'avait pas de réserves en contraste avec le premier traducteur qui semble avoir été inhibé dans une par ce passage qui lui paraissait une enfreinte à la loi canonique.

Ce passage raconte un incident un jour que Shah Qasim faisait le nettoyage de sa khanaqah à Herat. Un certain Cheikh Safiy ad-Din Al-Hayy vint demander à se faire initier par le maître. Selon l'histoire,

“le futur disciple s'assit en compagnie du maître, et le maître le pris en chaleureuse amitié. Le discours du maître dura jusqu'à dépasser l'heure de la prière. “L'heure de la prière est dépassée” dit Cheikh Safiy ad-Din avec un ton de reproche. “L'heure de la prière pourrait avoir passé” répondit le maître “mais l'association du disciple avec son maître ne l'est pas”. Quand le Cheikh entendit ces mots, il se sentit offensé et quitta sa compagnie (ibid, p. xx).

Voici le cas d'un aspirant qui était trop attaché à la lettre de la loi pour s'abandonner à l'esprit charismatique et la grâce du guide, une pomme de terre chaude pour le premier traducteur mais clairement un point important pour l'auteur et le deuxième traducteur.

Il est presque certain que c'est dans la période pendant laquelle il s'occupait du maintien de sa khanaqah à Herat que son lien se forgea avec Shah Ni'mat Allah, et c'est certainement à cette époque que le fondateur de l'ordre envoya son fils résider et se faire former chez cette figure de confiance et





capable qui lui-même arriva bien formé et prêt à assister son nouvel ami, le puissant préparateur de la nouvelle voie soufie à une période de crise imminente, la période transitoire Timouride (1369-1500) entre l'ère de tolérance des Mongols Ilkhanides (1258-1336) et celle de l'impitoyable idéologie des Safavides (1501-1722).

En vérité, Shah Qasim était devenu si intimement associé à Shah Ni'mat Allah que leur relation était perçue par plusieurs en ce temps plus comme un partenariat entre un Maître et son adjoint dans l'Ordre. C'est dans ce cadre que Cheikh Murshid ad Din Abu Ishaq Bahrami (d.841/1437-38), le Cheikh de l'Ordre Nimatullahi du lointain Shiraz se trouvant incompetent pour poursuivre la formation de l'initié qui devait lui succéder par la suite, et devenir un illustre poète de plein droit, le redoutable Shah Dai ila Llah (d.870/1465-66), en lui faisant la recommandation suivante : « Auprès de ces deux grands, fais ton voyage final; tu dois te rendre auprès d'eux et te faire le disciple de soit Sayyid Ni'mat Allah soit Sayyid Qasim, car je ne suis pas en mesure d'assurer ta formation jusqu'au bout (Kirmani 1983, p.82). Shah Ni'mat Allah se trouvait à Kerman tandis que Sayyid Qasim se trouvait à Herat, deux villes très distantes l'une de l'autre sur l'axe Nord-Sud bien que très distantes à l'Est de Shiraz.

L'expérience de Dai était intéressante parce que lui-même avait voyagé de sa ville natale de Shiraz pour se faire initier à Kerman par Shah Ni'mat Allah qui l'a perfectionné et conféré le titre de khalifa ou « cheikh » dans le vocabulaire d'aujourd'hui, lui donnant ainsi l'autorité de diriger la Khanaqah de Shiraz. Néanmoins avant de retourner dans sa ville, le maître l'envoya à Herat pour y passer un certain temps avec Shah Qasim. En clair il devait y acquérir une formation avancée sous ce dernier, donnant ainsi un nouvel exemple de la tendance de Shah

Ni'mat Allah à transférer les disciples avancés à Shah Qasim pour continuer leur formation. Bien que Qasim soit le cadet de Ni'mat Allah d'un quart de siècle, la connexion spirituelle qui unissait les deux hommes était clairement au-delà de toute dimension chronologique ou matérielle. Leur relation était si profonde que quand l'occasion se présentait, le maître envoyait les disciples spirituellement doués à Herat auprès de Qasim pour les initier et les former (Shirazi, 1960a, p.48). Par exemple, le surdoué Baba Nizam ad-Din Kiji – un autre Cheikh de l'Ordre Nimatullahi en devenir (pour prendre la charge de la Khaniqah de Abarquh, aux abords des grandes terres de Kavir (en Iran central) – vint d'abord chez Ni'mat Allah à Kerman. Il venait de la région de Makran dans l'extrême Sud-Est du pays, pas très éloignée de Kerman, se faire initier et former. Quand il atteint les stades élevés de sa formation, le maître l'envoya à Herat pour y recevoir des formations plus avancées, reconnaissant ainsi les prouesses de Qasim dans les stations allant au-delà de sa compétence.

Un autre témoignage de la relation intime qui unissait Qasim et Shah Ni'mat Allah se trouve dans le curieux diagramme dessiné par le dévoué derviche Mohammad Tabasi. Dans son traité dénommé *Jam -i-jahan-nama-yi shahi* (La Souveraine Coupe Qui Montre le Monde), Tabasi représente une hiérarchie qui illustre ce qu'il appelle *Qutbiyat* (Le Pole), indiquant celui qui dirige l'univers. Au sommet est le 'Pole' ou l' 'Axe' (Qutb), qu'il identifie comme son maître, Shah Ni'mat Allah. Aux côtés du Pole, il y a deux vice-régents (khalifa), qu'il identifie dans le texte comme étant respectivement Sharukh, le dirigeant timouride, fils de Tamerlane en tant que khalifa-yi-mulk (Vice-régent du monde matériel), et Shah Qasim comme le khalifa-yi-malakut (Vice régent du monde spirituel) (Tabasi 1972, explication p.336; diagram p.340).





Dans ce traité, le derviche Muhammad Tabasi raconte que son maître l'a instruit d'établir une khaniqah dans la région de Tabas pour servir à la fois les sufis et les voyageurs sur la voie publique. Il raconte comment il construisit la khaniqah dans le village de Kuriyat (prononciation moderne : Koryat) dans le district de Tabas-i Gilaki près de la source d'où jaillissent les canaux souterrains, apportant l'eau des montagnes pour approvisionner constamment tous les hôtes et les habitants que les sufis étaient engagés à servir, en eau fraîche.

Shah Ni'mat Allah avait aussi instruit Derviche Mohammad Tabasi de construire une salle de prière (musalla) au nom du souverain Sharukh. En plus, le sufi prit sur lui l'entreprise de construire une cuisine et une salle à manger dans lesquelles tout arrivant serait le bienvenu. Ce complexe de bâtisses qu'il appelait Langar-i-Qasimiyya en l'honneur du Cheikh des Cheikhs auquel il était aussi dévoué qu'à son maître. Ces édifices ont été achevés en 839/1435, quatre ans après le décès du fondateur et à peu près un an après celui de Qasim, bien que Shahrukhs ait survécu plus d'une décennie après la fin des constructions (ibid. pp.346-47 & p.517).

On sait peu de choses de l'ethnie de Qasim bien que Daw-latshah ait dit qu'il provient d'une famille originaire des élites spirituelles du Khurasan (Samarkandi 1959, p. 263), au cœur la gnose iranienne bien avant l'arrivée de l'Islam, sa famille ayant émigré vers l'ouest en direction de l'Azarbaijan. Ainsi, iranien d'origine khurassanienne, il fut élevé dans un Tabriz qui était sous transformation linguistique – du persan à un dialecte turque – de sorte qu'il semblait communiquer confortablement dans les deux langues du fait leurs formes colloquiales se reflétaient dans sa poésie.

Au plan social, l'utilisation du dialecte que ce soit persan ou turque exprimait de manière éclatante sa chaleureuse exubérance, accueillant des gens de toutes origines sociales et parlant littéralement leurs langues – des formes les plus populaires aux plus raffinées, comme le démontre sa poésie.

Ironiquement, non seulement le premier mais aussi le plus admiratif des biographes de Shah Qasim fut Jami, qui étant un Naqshbandi pur et dur, s'étendit du moins au tout début sur les prétendues connections hérétiques de Qasim; pourtant celles-ci ne présentaient pas un enjeu important dans la plupart des autres biographies du Cheikh. L'auteur (Jami) parlait « d'un groupe dont les membres s'identifiaient à lui, se considérant ses disciples ». Jami raconte qu'il a rencontré plusieurs de ceux-ci et prétend qu'ils avaient « passé outre les limites la religion et de l'Islam, et étaient entrés dans le cercle de la libre pensée et l'indifférence au canon de la loi et la coutume prophétique » bien qu'il voulut concéder que Qasim lui-même était sans blâmes. Étant donné sa haute station spirituelle et sa réalisation de l'unité divine, il se pourrait que Qasim ait proféré des propos antinomiques qui auraient induit des adeptes hérétiques encore sous le joug de l'égo au lieu du cœur en erreur (Jami 1991, pp.590-91).

En clair, Jami était en butte contre la tendance prédominante de son héritage Naqshbandi qui considérait que Qasim était impliqué dans le mouvement Hurufi. Dans le même temps, il était tout aussi évident qu'il admirait l'homme et voulait le présenter sous ses meilleurs éclats, comme l'indique sa citation de ses sources qui étaient soit disciples soit connaissances du Cheikh à diverses étapes de sa vie et sa carrière comme guide spirituel.





Dans tous les cas, Jami, en ligne avec une tradition Naqshbandi de son temps, ne fit aucune référence à Shah Ni'mat Allah à cause d'un conflit antérieur avec Amir Kulal. En conséquence aucune référence ne fut faite dans le Nafahat, biographie de Qasim, par rapport à sa relation avec l'Ordre Nimatullahi ou son fondateur. Que ce soit par étroitesse d'esprit ou par mesquinerie Jami a de ce fait gâché de son œuvre qui sans cela aurait été excellente, exhaustive et lucide.

Résident de Hérat sa vie durant, Jami s'étendit sur ses entretiens avec les soufis qui étaient en bon rapports avec Shah Qasim, y compris un soufi qui vécut pendant un certain temps avec Qasim dans le centre de Herat tout en évitant de mentionner son lien avec l'Ordre Nimatullahi. Décrivant son témoin comme un « un vieil homme, particulièrement illuminé », Jami apprit de celui-ci qu'après son séjour à Herat, ce soufi acquit d'autres formations de Qasim à Balkh, où son maître lui dit en rapport avec Herat : « retourne à ta ville natale mais ne te mêle pas avec les autres car en ton association avec eux te fera du mal » (ibid., p. 591). Comme cet épisode correspondait à la période d'exil de Qasim, on peut penser que le conseil qu'il a donné au derviche reflétait sa propre expérience amère d'avoir été mal perçu par les autres bien que ce conseil s'adresse à tout Soufi qui a été formé dans les mystères et atteint les stations où les subtilités glanées par un niveau de conscience supérieure sont révélées. Ce dernier informateur fait référence au dernier endroit dans l'itinéraire de vie de Qasim, le village de Khargerd, près de la ville de Torbat-e Jam (Turbat-i Jam) où il a passé ses derniers jours, dirigeant une paisible khaniqah de campagne, près duquel il fut enterré par un groupe restreint de disciples.

L'interlocuteur de Jami lui raconte qu'en compagnie d'une ou deux personnes, il se rendit sur la tombe du saint-homme et qu'une merveilleuse lumière émanait de sa khanaqah. Quand lui et ses compagnons entrèrent dans le bâtiment, ils s'aperçurent que la lumière provenait de la tombe qui était située à l'intérieur de ce bâtiment rustique (ibid.).

En incluant ce passage de sa conversation avec l'ancien compagnon de Qasim, il devient clair que bien que Jami déteste associer Shah Qasim avec les Nimatullahis, il est convaincu de sa sainteté et de son haut degré spirituel malgré la diffamation de ses compagnons Naqshbandis et le chagrin qu'ils lui ont causé par l'instigation d'une procédure qui a conduit au verdict d'une exécution qui a été transformé en exil par la clémence du souverain. La réhabilitation et l'élévation de Qasim aux yeux des Naqshbandis était d'une portée si considérable qu'en une génération après sa mort, le ministre des arts, Mir Ali-Shir Nawai (d.1501) ordonna la construction d'une magnifique tombe pour lui à Khargerd, qui était aussi le village natal du non moins éloquent Naqshbandi, Jami lui-même.

Dans le même temps, étant une personnalité hospitalière et cordialement accessible, Qasim devait s'entourer de gens brutaux pour ne pas se faire exploiter en disant qu'« il devait être en compagnie de telles personnes de la même manière qu'on met des épines au-dessus des murs entourant un jardin, laissant ces personnes dans son cercle pour protéger son état et sauvegarder sa propre réalité aux vues des profanes ». Dans son air enjoué, Qasim tenait ces brutes en main, les traitant différemment des disciples sérieux, en leur parlant le langage grossier et bourru qu'ils comprennent mieux. « Chaque fois que le maître s'adressait à cette bande qu'il a réunie autour de lui » raconte Ahrar, « il s'écriait : 'Où sont ces porcs du





n'importe quoi? » (Karbala'i 1965, Vol.I p.333).

Son courage, sa libéralité et son manque de préjugés, en bref son principe d'accepter tous ceux qui veulent satisfaire un besoin spirituel l'amènent à se trouver en compagnie de personnes dégoutantes par moment bien que ceux qui l'appréciaient et lui étaient dévoués semblaient bénéficier de la grâce qu'il radiait. Bien-entendu ce maître qui accueillait tout le monde n'était pas seulement populaire parmi les membres de la société mais il avait aussi des disciples distingués comme un certain Mawlana Humam ad-Din Karbali Shirazi, dont l'un des disciples était un éminent commentateur du classique soufi Gulshan-i raz (Karbala'i 1965, Vol. I, p.331).

En effet, associé à Shah Ni'mat Allah aux yeux des gens ou attribué à d'autres connections, Shah Qasim était considéré par beaucoup comme un maître à part entière. En plus des extensives citations de la biographie de Jami, Ibn Karbala-i donne plusieurs références de Qasim en sa capacité de maître, telle que celle qui suit. Un de ses disciples mentionné dans le Taraq'iq était Jalal ad-Din Yusuf Awbahi (d.833/1430), du village de Awbah près d'Herat. Awbahi semble avoir été initié par Qasim à un âge avancé, précédent le décès de son maître d'un an ou deux. Il étudia auprès de l'éminent Sa'd ad-Din Taftazani (d. 792/1390) à Samarkand, comme commentateur en jurisprudence Shafi'ite Ash'arite, en théologie et en théosophie. Malgré le poids important de sa formation, il semble être venu auprès de Qasim fin prêt à se détacher complètement du monde et de son propre égo, parce que comme le décrit le Taraq'iq, il « a atteint la perfection spirituelle sous le patronage de Qasim al-Anwar » (Shirazi 1960, p.63).

En plus d'être un guide spirituel, Shah Qasim avait produits des œuvres littéraires, étant auteur d'un certain nombre de courts traités

en prose et en couplets rythmés (dans la même forme que le mathnawi). Parmi ces traités le plus connu est son Anis al-arifin (L'intime des Gnostiques). L'Intime dans le titre, explique l'auteur dans le premier vers du texte principal à la suite d'une brève introduction en prose, est Dieu Lui-même, pour l'amour de Qui « tout cœur est troublé » et pour le désir ardent de Qui « tout esprit devient fou » (Anwar 1958, p.360). Le reste du traité est en vérité un mélange d'anecdotes illustratives du Mathnawi de Rumi et d'explications didactiques de la doctrine du Gulshan-i raz inspirées à partir de questions posées par un Soufi d'Herat, dont une descendante deviendra plus tard l'épouse de Shah Ni'mat Allah.

Dans sa prose Risal-yi su'al u Jawah (Le traité des questions et réponses), à la question d'un disciple ou d'un interlocuteur intéressé : « Puisqu'en réalité l'Essence est UNE et que l'unité est a priori, pourquoi il y a-t-il pluralité et multiplicité dans la forme extérieure? » Qasim répond: « Étant donné que les formes sont les manifestations de l'Essence et que la pluralité des attributs est une constante, la multiplicité des formes est une fonction de la nature des attributs, non de l'Essence » (Anwar 1958, p. 360).

La capacité de Shah Qasim à élucider les questions les plus complexes de philosophie ne se limite pas seulement à ses traités seulement. Elle se manifeste aussi dans sa poésie comme le montre le vers qui suit, tiré de l'un de ses ghazals, dans lequel il raconte l'histoire d'une araignée tissant sa toile à l'entrée d'une cave dans laquelle le Prophète était caché, dans le but présenter de manière imagée la réalité contenue dans la relation entre l'Universel et le particulier :

*Dans ce sens, le particulier
Et l'Universel ont besoin l'un de l'autre,
Comme une araignée est le voile
Vital au Prophète Divin.
(Anwar 1958, p.177)*





En quittant Samarkand et visitant brièvement Herat, Shah Qasim résolut d'aller vers l'Ouest, dans la direction de son district d'origine en Azerbaïdjan. Sur son chemin, voyageur écrasé par la chaleur et la fatigue en compagnie d'un petit groupe de disciples, il décida de s'arrêter dans le hameau de Khargerd sur la route à l'Ouest de Torbat-e Jam, où un de ses compagnons demanda à rencontrer le chef de village et solliciter s'il y avait un jardin frais où leur maître pouvait de reposer. Une fois installés sous les arbres du jardin qu'il a trouvé, ils achetèrent des fruits de son propriétaire. Puis les plus anciens parmi les disciples ayant remarqué combien le maître était content de l'endroit, cherchèrent à rencontrer le propriétaire du jardin et proposèrent de lui acheter les lieux. Ce dernier accepta l'offre et ils se mirent à y construire une khanaqah, entre les arbres (Samarkandi 1959, p.262).

A Khargerd il avait l'avantage de la proximité relative de la capitale Herat sans avoir à en subir le tohu-bohu. Ainsi il était accessibles une fois de plus à ses dévoués disciples qui pouvaient lui rendre visite et rester auprès de lui dans une atmosphère de véritable retraite. Il était aussi – en accord avec les principes que lui et Shah Ni'mat Allah ont mutuellement recommandé de pratiquer – en mesure d'installer un langar sur la route pour servir les voyageurs dans le besoin. C'est en cet endroit qu'il mourut parmi ses disciples et compagnons en 837/1433-34.

Dans les régions qui ont bénéficié de son influence spirituelle, Shah Qasim continue d'être une figure bien aimée jusqu'aujourd'hui comme l'indique la traduction post-glasnost du russe par Idries Shah de son Contes des Derviches, que le traducteur anonyme – de son propre gré – a décidé de lui dédier. La référence au poète-maître dans la traduction du texte par Idries

Shah indique clairement la résonance de ce que représente Shah Qasim dans la conscience populaire de l'ex-Asie Centrale soviétique qui inclut évidemment la toute-importante ville de Samarkand, aujourd'hui en Uzbekistan.

La louange la plus élevée dédiée à Shah Qasim Anwar doit être laissée à Shah Ni'mat Allah lui-même. Dans son traité sur le nafs, Risala-yi nafsiiyya, le fondateur décrit la station de Qasim dans les mots propres du poète, disant que « sa nature libérée (azadagi)... est telle que dirigeant la rencontre des saints, Prince Qasim Anwar déclara :

*Où qu'il regarde,
Il voit Ta Beauté
Il jouissait de la vision
De la certitude.*

A cette station, on voit Dieu partout, après s'être libéré de la prison de la nature matérielle et désormais lié à Dieu » (N. Kirmani 1976, Vol. I, p. 343).

Un ghazal de Shah Qasim

*Je vis un millier d'océans
Dans une perle;
Je vis l'arbre de l'existence
Dans la graine.*

*A l'aube j'arrivai
A sa sublime Présence,
Ne voyant ni chamberlan
Ni portier à cet endroit.*

*Les voiles du monde
Que j'ai déchirés en morceaux,
Virent toute imitation
Comme le fruit de l'imagination.*

*Je vis le soleil émerger
Comme le Visage du Bien-Aimé
Entre la Ka'ba et
Le temple des idoles*

*Comme la taverne est la station
De la ferveur de l'ivresse
Je vis le trône de la Royauté*





Comme étant la taverne elle-même.

*Je passai au-delà de la voie
De l'abus et du blâme
Et je vis tous comme amoureux et
Illuminés.*

Quand Qasim contempla

*Le monde de l'âme,
Il vit une simple bougie
Entourée d'une foison de papillons.
(Anwar 1958, p.219)*

Revue Sufi Numéro 44, page 17





Le chemin du fou

Poème

Dr Javad Nurbakhsh

Ô Minstrel, cette nuit j'ai laissé loin derrière moi

L'esprit et toute raison

Si tu joues la mélodie de la folie jusqu'à l'aube

Je suis prêt(à te suivre)



Les soupirs de l'ardent désir, les pleurs du cœur

Pour nous tout cela est le chant de l'unité.

Nous avons abandonné le moi et à présent

Nous sommes loin du chapelet et du tapis de prières

Nous ne nous intéressons plus aux questions de foi et d'infidélité

Sur la voie de l'amour – bonté et de l'amour

Nous avons offert le capital/gain de notre existence personnelle

Si tu as entendu dire que je suis un rend¹

Et que je suis capable de soigner un démon : c'est vrai

Mais si tu es simple je serai simple avec toi

Dans la cuve du cœur, j'ai expérimenté l'agitation

qui provient du bouillonnement de l'amour

et à présent je suis plus enivrant qu'une centaine de coupes de vins

Ô Nurbakhsh, il n'y a aucun moyen d'échapper aux chaînes de la folie de l'amour

Mais libérés des liens de l'ego nous sommes enfin libres

Extrait du Divan du maître Dr. Javad Nurbakhsh. - Traduit de l'anglais.

1 Rend : voir définition dans glossaire





Glossaire

Ci-après la définition de quelques termes fréquemment employés dans les textes soufis.

- **Zèkr** : rappel ou souvenir de dieu (concept similaire au mantra indien)
- **Khanéqah** : maison des soufis, lieu où se réunissent les derviches.
- **Nafs** : égo, moi.
- **Sama** : séance de méditation, écoute du cœur
- **Derviche**: aspirant sur la voie Soufie
- **Javanmardi**: chevalerie
- **Hal**: état spirituel
- **Maqam**: station spirituelle
- **Mohassébé** : examen de conscience
- **Fekr**: réflexion
- **Rend**: état spirituel particulièrement élevé atteint par un aspirant sur la voie, et qui peut le faire apparaître comme renégat pour les personnes préoccupées exclusivement par l'aspect exotérique de la religion.



A propos de la Lettre Soufie...

La Lettre Soufie est une compilation d'articles récents publiés sur le site web www.journalsoufi.com et distribuée électroniquement. La plupart des articles sont des traductions d'articles écrits en anglais et en persans dans le magazine Sufi (<http://www.nimatullahi.org/MAG.HTM>)

Appel à participation!

Nous avons toujours besoin de traducteurs de l'anglais (ou du persan) vers le français pour des textes extraits de la revue en langue anglaise SUFI ou bien de la version en langue persane. Si vous voulez participer aux traductions et faites partie de la confrérie Nématollahi, veuillez contacter le webmaster du site [journalsoufi.com](http://www.journalsoufi.com) (admin@journalsoufi.com)





A propose des Auteurs...

Dr. Javad Nurbakhsh, né le 10 décembre 1926 à Kerman en Iran et décédé le 10 Octobre 2008, fut maître de l'ordre Nématollahi des soufis (ordre fondé au XIVème siècle par Shah Nématollah Vali). Lauréat de la faculté de médecine de Paris, praticien et chef du département de psychiatrie à l'université de Téhéran jusqu'en 1978, il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages historiques et biographiques, de traités et de recueils abordant tous les aspects de l'enseignement soufi, et d'un dictionnaire encyclopédique sur le soufisme. Dr. Nurbakhsh a été initié dans la voie Soufie Nématollahi à l'âge de seize ans. A vingt ans, il fut nommé cheikh (directeur spirituel) par son maître Munès 'Ali Shah, puis devint lui même maître de la confrérie Nématollahi à la mort de son maître. Il était alors âgé de 26 ans. Il est succédé par son fils, Dr. Ali Reza Nurbakhsh.

Dr. Alireza Nurbakhsh, docteur en philosophie de l'université du Wisconsin exerçant le métier d'avocat à Londres, est l'actuel maître de la confrérie soufie Nématollahi, il succède à son père Dr Javad Nurbakhsh.

Terry Graham est écrivain et cinéaste. Diplômé de l'Université de Harvard en Histoire et Littérature, il s'est spécialisé en littérature Perse à l'Université de Téhéran. Pendant douze ans, il a travaillé pour la télévision iranienne et la presse en langue anglaise. Il a écrit de nombreux articles sur le soufisme et a traduit les 15 volumes de « Symbolisme Soufi » écrit par Dr Nurbakhsh de l'original Persan à l'anglais.





Adresses des Maisons de Soufis

Adresse des Maisons de Soufis de la confrérie Nématollahi en pays Francophones (liste complète sur site <http://www.journalsoufi.com>):

Côte d'Ivoire

63 Boulevard Latrille
BP 1224 Abidjan,
CIDEX 1 Côte d'Ivoire
Tel :225-22410510

e-mail: kntdakar@yahoo.fr

Bénin

Quartier Beurivage
BP 1599 Porto-Novo, Bénin
Tel :229-21-4706

Canada

1596 Ouest avenue des Pins
Montreal H3G 1B4
Quebec, Canada
Tel:(514) 989-1411

Burkina Faso

Khaniqahi Nimatullahi du Burkina Faso
(K.N.B.F)
10 BP 13375 Ouagadougou 10,
Burkina Faso
Telmob : 226 73 61 52 29
Telecel : 226 79 55 94 25

1784 Lawrence Avenue West
North York, Toronto, Ontario
Canada M6L 1E2

Tel :(416) 242-9397

1735 Mathers Avenue
West Vancouver, B.C.
Canada V7V 2G6
Tel:(604) 913-1174

Mali

Villa D89
Pres Residence Hotel Wawa
Magnambougou Fasso-Kanu
BP 2916 Bamako, Mali

France

50 Rue du Quatrième Zouaves
Rosny-sous-Bois 93110
Paris, France
Tel :33- (0)1-48-55-28-09
e-mail: kntparis@yahoo.fr

Sénégal

Liberté VI extension,
croisement rues GY 113 et GY 94
Villa N°1
BP 5871 Dakar Fann, Senegal
Tél /Fax: (221) 33 867 38 69

116, avenue Charles de Gaulle
69160 Tassin-La-Demi-Lune
Lyon, France
Tel :33-(0)4-78-34-20-16
e-mail: knlyon@journalsoufi.com

